

## **CHAPITRE PREMIER : QUERELLES THEORIQUES**

L'analyse et l'interprétation des créations littéraires francophones écrites par des romanciers contemporains qui ont fait le choix de vivre durablement dans le pays de leur ancien colonisateur nécessitent préalablement la constitution d'un cadre de questionnement dual, orienté, d'une part, vers la compréhension diachronique du phénomène de la colonisation, du choc culturel et symbolique que celle-ci a provoqué et de l'émergence ultérieure d'une littérature africaine et, d'autre part, vers la compréhension synchronique des phénomènes culturels visibles dans l'espace de l'émergence de l'œuvre littéraire.

Dans ce contexte, la création par l'Occident d'une entité imaginaire appelée Orient et puis, par extrapolation, également Afrique ; la configuration ensuite d'une unité et d'une identité africaine, en réponse à l'image venue de l'extérieur, suivie par la contestation de cette même image, sont les étapes fondamentales constituant le cadre général de la pensée, sur le fond duquel peut être aujourd'hui comprise la nouvelle littérature écrite par des auteurs d'origine africaine, littérature qui aspire à s'affirmer comme différence et comme discours original sur la scène culturelle mondiale. Cette littérature, qualifiée par la plupart des chercheurs de postcoloniale du fait qu'elle entretient un rapport contestataire avec les héritages de la pensée, pose avec acuité le problème du partage des champs théoriques et idéologiques dans la contemporanéité. Elle est le lieu de rencontre du postmoderne et du post-colonial, une rencontre conflictuelle ou peut-être de conciliation entre les aires culturelles, par un mélange inédit des esthétiques.

### **I.1. L'Afrique imaginaire**

L'une des cibles de la contestation inscrite implicitement dans l'œuvre de ces romanciers est la création historique et imaginaire, dont les fondements ont souvent été mis en question, d'une identité globale africaine, fruit d'une codification de la réalité extérieure opérée par un Occident autotélique qui, en élaborant sa propre narration identitaire, créa les bases d'un véritable « savoir de l'imagination » où « la vision sur le monde s'est trouvée modelée et organisée par une logique où se joignaient indistinctement l'imaginaire et

l'effectivement constaté, la rêverie et le réel »<sup>1</sup>. Dans le cadre de ce « savoir », le discours sur l'Afrique a constitué l'apogée d'une fictionnalisation de l'altérité géographique, raciale et culturelle. Marge, espace blanc, terre inconnue, l'Afrique s'est avérée pour l'Occident une limite dans la représentation du monde. Dans ces circonstances, au récit mêlant imaginaire et réel a suivi la formulation d'un projet pratique, celui de la colonisation. Cette construction imaginaire et cette forme de maîtrise guidée par un double projet, pratique et idéologique, ne sauraient être perçues comme des réalités unanimement acceptées par les individus concernés, car des formes de résistance très diverses ont toujours accompagné la formulation du discours de l'Occident sur son Autre<sup>2</sup>. En Afrique, la création d'un discours indépendant du discours occidental et la mise en question ultérieure de ce même discours sont les principales étapes du renversement du rapport de domination.

Les romans de ces écrivains d'origine africaine vivant en France ne peuvent être compris en dehors de la problématique de la naissance de la littérature africaine. Reflétant le penchant postcolonial pour la contestation de toute domination, cette littérature doit être replacée dans la perspective d'une domination symbolique résiduelle, subsistant au fil du siècle dans l'imagination collective. Elle entretient ainsi un rapport subversif avec les héritages de tout genre, élaborant un discours apragmatique, contestataire et à fort impact médiatique. C'est un discours de la différence qui ne peut pas être dissocié de la problématique de l'interaction entre le postmoderne et le postcolonial.

### 1.1.1. *L'Occident et l'Orientalisme*

La création historique de l'identité culturelle africaine, point de départ implicite du discours culturel africain contemporain, a été le fruit d'une rencontre problématique entre deux entités, peu définies, sur la scène de l'histoire : la relation entre l'Occident et l'Orient a constitué le cadre premier dans lequel s'est déployée la pensée dans la plupart des parties du globe, influençant l'appréhension de la représentation de la réalité et de l'organisation des rapports économiques, politiques, symboliques et culturels. La portée de cette rencontre sera ici seulement évoquée.

#### **Les limites du monde occidental : la création de la géographie monstrueuse**

Perçu au fil des siècles comme une entité cohérente, l'Occident, la partie du monde cantonnée à l'origine<sup>3</sup> à l'aire géographique du bassin méditerranéen, s'est définie à partir de l'Antiquité par une culture et un système de valeurs communs qui plaçaient au centre de leurs préoccupations

<sup>1</sup> Jean-Dominique Penel, *Homo caudatus. Les hommes à queue de l'Afrique centrale : un avatar de l'imaginaire occidental*, SELAF, 1982, p. 31.

<sup>2</sup> Cf. Edward Saïd, *Culture et Impérialisme*, (1993), Fayard/Le Monde diplomatique, 2000, notamment dans le chapitre « Résistance et opposition », p. 277-391.

<sup>3</sup> Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, PUF, 1998, p. 16.

l'homme et son potentiel d'émancipation. Un projet philosophique central et une histoire culturelle et humaine commune ont été les éléments constitutifs d'une entité qui se définissait comme occidentale, mais à laquelle manquait la structuration d'une identité stable, différente des autres identités, ainsi que la connaissance des territoires qui s'étendaient au-delà de ses frontières.

La configuration de l'espace occidental est restée longtemps très approximative. Elle était le fruit d'une représentation mentale qui s'arrêtait aux limites de ses frontières, elles aussi peu définies. La connaissance réelle du monde extérieur était très restreinte et ce qui se trouvait à l'extérieur du monde occidental avait besoin d'être défini. Ainsi est née, dans l'imaginaire du monde occidental, une géographie fabuleuse qui englobait les vastes territoires méconnus par l'Occident. Espaces flous, inspirant la peur et la terreur, certaines parties du monde étaient perçues comme des espaces dangereux, habités par des êtres monstrueux :

L'image de l'autre s'avère donc être modelée, au-delà de l'expérience empirique et des contacts directs par un système complexe de stéréotypes mythiques et de clichés culturels. L'Europe voyait les habitants des mondes périphériques comme des races monstrueuses, dont la figuration était héritée de l'Antiquité classique ou de la mythologie chrétienne.<sup>4</sup>

Cette géographie de l'imaginaire appartenant au fonds géographique de l'Antiquité<sup>5</sup> connaîtra des déplacements progressifs : du bassin méditerranéen lui-même, vers l'Asie, et particulièrement dans les îles, avant d'atteindre, au XIX<sup>e</sup> siècle l'Afrique et notamment l'Afrique centrale. Cannibales<sup>6</sup> ou hommes à queue<sup>7</sup>, les habitants des territoires méconnus de l'Occident, ces êtres doués d'un statut ontologique ambigu, sont les reflets d'une construction imaginaire de l'altérité géographique, des formes de la non-maîtrise de la réalité extérieure, par la connaissance effective, mais également des prétextes pour « camoufler des faits sociaux de 'racisme', de refus d'Autrui »<sup>8</sup> présents au sein de la société occidentale.

L'attestation de l'existence de ces formes de vie à mi-chemin entre l'humain et l'animal (rendue possible par des récits de voyages et des témoignages soi-disant directs), au-delà du fait qu'elle était le reflet du regard totalisant d'un Occident désireux de maîtriser toutes les parties du monde, opérait aussi un questionnement de la condition humaine elle-même, car elle était

<sup>4</sup> Corin Braga, « L'autre comme race monstrueuse. Racines antiques et médiévales de l'imaginaire colonial et eurocentrique », *Cahiers de l'Echinox*, vol. 1, *Post-colonialisme et Postcommunisme*, Cluj, Dacia, 2001, p. 83.

<sup>5</sup> « les *monoculi* et les *Cynocéphales* font partie de la liste des races d'hommes monstrueux, qui se transmet de manière presque immuable de Pline et Solin à Saint Augustin, puis aux *Livres des Étymologies* d'Isidore de Séville. », Franck Lestringant, *Le Cannibale. Grandeur et Décadence*, Perrin, 1994, p. 44.

<sup>6</sup> « Colomb n'est pas seulement le découvreur de l'Amérique, c'est d'abord l'inventeur du cannibale. », *Ibid.*, p. 48.

<sup>7</sup> Jean-Dominique Penel, *Homo caudatus*, *op. cit.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 16.

pensée dans la perspective de l'existence d'une échelle des êtres, omniprésente chez les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle :

Appuyée sur le principe que la nature ne fait pas de saut, et que, depuis la matière inanimée et les premiers éléments jusqu'à l'homme, toutes les graduations et étapes sont remplies par des êtres progressivement plus complexes et plus parfaits, la théorie de l'échelle des êtres se trouve presque partout chez les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>9</sup>

Outil de dévalorisation de l'altérité, cette présence articulait aussi l'existence d'une certaine familiarité, d'un rapport de parenté entre les stades d'évolution de l'humanité. Comme l'affirme Gérard Leclerc : « Les sauvages sont 'nos ancêtres contemporains' »<sup>10</sup>.

Le sauvage, cet être primitif, cet être situé au bas de l'échelle de l'évolution humaine, apparaît comme l'opposé de l'homme civilisé occidental, mais aussi comme son double intime. Il incarne cette « inhumanité que nous recelons au fond de nous-mêmes et dont le cannibalisme, dans sa variante ogresque représente le comble »<sup>11</sup>. Être lointain et familier à la fois, le sauvage dévoile toutes les ambiguïtés de la pensée des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Forme idéale d'existence, incarnation de la vie naturelle et de « l'authenticité et [de] l'excellence morale »<sup>12</sup>, selon la théorie du « bon sauvage » héritée du Moyen Âge et de la Renaissance, développée par Michel de Montaigne<sup>13</sup> et par Jean Jacques Rousseau<sup>14</sup>, il est également et simultanément l'incarnation d'un état d'existence perfectible qui nécessite et cautionne la mission civilisatrice occidentale, qui est le remède, la contrepartie<sup>15</sup> de cette réalité effrayante.

Domaine de l'imagination, terre inconnue, provoquant la terreur ou la rêverie, l'existence sauvage semble être l'incarnation de la différence absolue. Cette différence qui a atteint son apogée lors de la découverte de l'Afrique<sup>16</sup> a engendré diverses tentatives de maîtrise rationnelle de la part de la pensée occidentale. L'histoire de l'orientalisme, théorisée par Edward Saïd<sup>17</sup> et par Jean-Marc Moura<sup>18</sup>, doit ainsi être lue, parallèlement à celle de la représentation de l'état sauvage, comme une tentative de maîtrise de la peur inspirée à l'homme occidental par le monde périphérique. Cette histoire

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>10</sup> *Anthropologie et Colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, Fayard, 1972, p. 34.

<sup>11</sup> Franck Lestringant, *Le Cannibale*, *op. cit.*, p. 274.

<sup>12</sup> Gérard Leclerc, *Anthropologie et Colonialisme*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>13</sup> *Essais*, I, 31, *Des Cannibales*, [1580], Gallimard, 1962, p. 203-204.

<sup>14</sup> *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, [1755], Librairie Générale Française, 1996.

<sup>15</sup> Franck Lestringant, *Le Cannibale*, *op. cit.*, p. 279-280.

<sup>16</sup> « The African figure was an empirical fact, yet by definition it was perceived, experienced, and promoted as the sign of the absolute otherness », V. Y. Mudimbe, *The Idea of Africa*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. 38.

<sup>17</sup> *Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 1980.

<sup>18</sup> *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, *op. cit.*

de l'orientalisme, conçu au sens large non seulement comme discipline d'érudition, mais comme histoire des mentalités et de l'appréhension de l'altérité (c'est seulement dans cette perspective que l'orientalisme peut être considéré comme le fondement même des études postcoloniales), rend encore visible l'entrecroisement de l'expérience et de l'imagination dans la représentation de la réalité dans la pensée occidentale. Elle rend également compte des superpositions progressives des aires géographiques, au fur et à mesure des « découvertes », devenant ainsi l'outil d'une pensée binaire, opposant toujours le « nous » et les « autres », mais aussi, comme le montre Roger-Pol Droit, l'outil de la découverte subversive du manque d'exceptionnalité de la culture occidentale<sup>19</sup>.

### Naissance de l'orientalisme

Si l'origine du mot Orient remonte à l'époque de l'Empire romain qui, « suivant la conception grecque, oppose deux blocs : le monde impérial et une vague Asie »<sup>20</sup>, les débuts de l'orientalisme sont marqués par la décision prise en 1312 par le Concile de Vienne de créer une série de chaires de langues arabes, grecque, hébraïque, syrienne à Paris, Oxford, Bologne, Avignon et Salamanque<sup>21</sup>. Cependant, beaucoup plus qu'une simple discipline d'érudition, l'orientalisme s'est avéré une « discipline » de l'imagination, utilisée par l'Occident à des fins identitaires.

En effet, notion imprécise, englobant des aires géographiques diverses, l'Orient a connu au fil du temps des déplacements progressifs : « *l'Orient de rêve* », « *l'Orient musulman* » et « *l'Orient byzantin* », identifiés par Jean-Marc Moura comme les trois « Orientes » fondateurs de la culture européenne, ont été complétés par l'Afrique et l'Asie, dérivés directs du premier Orient, celui du rêve<sup>22</sup>. Conçu essentiellement comme une projection imaginaire, l'Orient a permis au monde occidental de préciser son identité par l'intermédiaire d'une démarcation qualifiée par Edward Saïd de forme « inférieure et refoulée »<sup>23</sup> de l'identité occidentale. L'orientalisme a été pour la pensée occidentale un modèle de construction de la différence, connotée la plupart du temps comme différence négative.

Même si cette caractéristique négative de l'orientalisme tel que l'analyse Edward Saïd n'est pas valable pour tous les « orientes » (en Asie par exemple, « orient second » dérivé de même que l'Afrique de l'« orient de rêve », ce que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle découvrent « ce sont des univers intellectuels dissemblables et multiples »<sup>24</sup>, ce qui aura comme

<sup>19</sup> *L'Oubli de l'Inde. Une Amnésie philosophique*, [1989], Seuil, 2004, p. 116.

<sup>20</sup> Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, op. cit., p. 16.

<sup>21</sup> Cf. Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, op. cit., p. 16 et Edward Saïd, *Orientalisme*, op. cit., p. 84.

<sup>22</sup> Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, op. cit., p. 21.

<sup>23</sup> Edward Saïd, *Orientalisme*, op. cit., p. 16.

<sup>24</sup> Roger-Pol Droit, *L'Oubli de l'Inde*, op. cit., p. 112.

conséquence la « fissure de la Grande Muraille de l'Occident »<sup>25</sup>), en Afrique elle est plus que nulle part ailleurs visible. Le rapport de l'Occident avec l'Afrique, notamment subsaharienne, a en effet été très complexe, engendrant un conflit symbolique qui a atteint son apogée lors de l'époque coloniale, mais qui continue encore aujourd'hui de nourrir le débat des intellectuels et des écrivains postcoloniaux, car l'Afrique a été le dernier continent connu par l'Occident ; sa « découverte »<sup>26</sup> au XV<sup>e</sup> siècle n'a été achevée, comme le montre Jean-Dominique Penel, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup> ; il est le territoire le plus nourri par l'imaginaire occidental. Le discours sur les êtres primitifs croise alors le modèle binaire de représentation de la réalité extérieure, les deux inspirés et façonnés par une vaste littérature exotique, car c'est en rapport :

avec l'Afrique subsaharienne que la notion d'« Autre absolu » atteint son point d'orgue. Ainsi qu'on le sait désormais, l'Afrique en tant qu'idée et en tant que concept a historiquement servi et continue de servir d'argument polémique à l'Occident dans sa rage à marquer sa différence contre le reste du monde. À plusieurs égards, elle constitue l'antithèse sur fond duquel [*sic*] l'Occident se représente l'origine de ses propres normes, élabore une image de lui-même et l'intègre dans un ensemble d'autres signifiants dont il se sert pour dire ce qu'il suppose être son identité.<sup>28</sup>

« Réceptacle du discours européen de l'absence, du manque et du non-être »<sup>29</sup>, « ultime marge vue de l'Europe, considérée le centre du monde »<sup>30</sup>, l'Afrique subsaharienne devient la cible d'un ensemble de représentations négatives qui comportent, pour la pensée occidentale, une valeur contrastive, exemplaire par rapport à un idéal d'être humain et d'être en société. Situés en dehors de l'histoire, les Africains apparaissaient ainsi comme des enfants qui avaient, comme l'écrit Gérard Leclerc, besoin de protection<sup>31</sup>.

<sup>25</sup> « L'Europe se jugeait universelle et justifiée à conquérir. Elle se croyait transparente à soi, capable de se narrer sa nécessité et son miracle. La voilà entourée de civilisations mortes ou survivantes, de splendeurs ternies et de religions embarrassantes. Rien qu'une, parmi tant d'autres – vouée désormais à douter d'être une issue ou une impasse, engagée dans un labyrinthe, peut-être infini, dont personne ne peut savoir s'il obéit à un plan d'ensemble. », *Ibid.*, p. 119.

<sup>26</sup> V. Y. Mudimbe affirme : « Looking again, however, it becomes apparent that indeed the fifteenth-century discovery was not the first contact of continent with foreigners. Hence that discovery spells out only one viewpoint, the European. », *The Idea of Africa*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>27</sup> « Le cœur de l'Afrique, en conjuguant la double caractéristique de disposer de régions encore inexplorées et d'être habité par des populations noires, remplissait les conditions idéologiques nécessaires et suffisantes pour donner lieu à la dernière grande histoire des hommes à queue du XIX<sup>e</sup> siècle : celle des Niam-Niams. », *Homo caudatus*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>28</sup> Achille Mbembe, *De la Postcolonie*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>30</sup> Momar Désiré Kane, *Marginalité et Errance dans la littérature et le cinéma africain*, L'Harmattan, 2004, p. 58.

<sup>31</sup> *Anthropologie et Colonialisme*, *op. cit.*, p. 23.

### Création imaginaire et expérience pratique : la colonisation

Dans ce contexte, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> seront marqués par la formation du mythe de la suprématie occidentale, rendu possible par la découverte du continent africain et renforcé par le projet d'expansion coloniale. Envisagée comme un vrai devoir d'un être supérieur envers son Autre, inférieur, dépourvu d'intériorité, comme le note Gérard Leclerc<sup>32</sup>, la colonisation<sup>33</sup> constitue l'apogée, mais aussi le début du déclin du « savoir » occidental sur l'organisation du monde.

La formulation du projet colonial, en France par exemple, s'articulait autour de deux arguments principaux, celui de l'affirmation d'une position de force par rapport aux autres puissances mondiales et celui d'un devoir envers les peuples indigènes, comme le relèvent Nicolas Bancel et Pascal Blanchard en reprenant les propos de Jules Ferry :

Deux arguments présentés alors en faveur de la colonisation par le député et ancien président du Conseil Jules Ferry nous paraissent essentiels. Le premier est que la République doit revendiquer, au même titre que toutes les grandes nations, une politique de puissance coloniale, seule garantie de sa grandeur face à ses concurrents européens (sous-entendu l'Angleterre), perspective faisant suite à la politique d'expansion napoléonienne. Second argument : si les principes universels de la République sont brandis comme des motivations légitimes de l'impérialisme – la volonté de 'civiliser' les indigènes et de les amener progressivement aux lumières de la liberté –, Ferry énonce clairement que les 'races inférieures' promises à la colonisation ne peuvent bénéficier, sinon à terme, de ces principes.<sup>34</sup>

Prenant ses sources dans trois mythes, évoqués par Bokiba, « celui de la supériorité blanche, celui du Blanc civilisateur, et comme corollaire des deux premiers, celui de l'infériorité et de la primitivité du Nègre »<sup>35</sup>, la

<sup>32</sup> « À la vision impériale est lié le refus de reconnaître aux sociétés non occidentales une intériorité réelle, une intériorité qui ne soit pas perçue comme passivité ou hostilité. », *Ibid.*, p. 38.

<sup>33</sup> « La plupart des historiens du colonialisme font commencer officiellement l'âge de l'empire vers 1878, avec la 'ruée sur l'Afrique'. Un examen plus attentif des réalités culturelles révèle bien avant cette date l'existence d'une conception profondément ancrée de l'hégémonie européenne outre-mer. Nous pouvons repérer un système idéologique cohérent et pleinement opérationnel vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Puis, il est intégralement mis en œuvre par un ensemble de phénomènes nouveaux : les premières grandes conquêtes systématiques sous Napoléon, l'essor du nationalisme et de l'État-nation européen, les débuts de l'industrialisation à grande échelle, la consolidation du pouvoir de la bourgeoisie. C'est à la même époque que s'imposent le roman comme genre littéraire et la nouvelle façon d'écrire l'histoire et que l'importance de la subjectivité pour le temps historique s'établit fermement. », Edward Saïd, *Culture et Impérialisme*, *op. cit.*, p. 106-107.

<sup>34</sup> « Les origines républicaines de la fracture coloniale », in *La Fracture coloniale. La Société française au prisme de l'héritage colonial*, Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, (Dir.), La Découverte, 2006, p. 39.

<sup>35</sup> *Écriture et Identité dans la littérature africaine*, L'Harmattan, 1998, p. 156.

colonisation a été le projet occidental le plus important et dont les conséquences ont modifié entièrement le profil du monde. Alimenté par ces trois mythes et par l'orientalisme<sup>36</sup>, motivé par des intérêts économiques qui ne doivent pas être ignorés, le projet colonial s'est accompagné d'« d'impressionnantes formations idéologiques, dont les discours assuraient que certains peuples et territoires [avaient] *besoin* d'être dominés et le demand[aient] et des types de savoirs liés à la domination »<sup>37</sup>.

L'ensemble des discours permettant une conquête de l'espace demeuré souvent jusqu'alors dans le domaine de l'imagination (l'espace blanc des cartes, comme celle regardée par Marlow dans *Au cœur des ténèbres*<sup>38</sup>, devient un espace signifiant, mais un espace ténébreux qui se refusait parfois à la conquête) opéraient une falsification certaine de la réalité<sup>39</sup>. De plus, les colonisateurs réduisaient la diversité de la réalité locale dans les lieux à conquérir à une structure artificiellement unique. Cette manipulation de la réalité ne s'est cependant pas avérée sans conséquence pour le monde occidental car, dans le processus d'affirmation croissante de la suprématie occidentale, le doute sur la légitimité de cette suprématie se faisait sentir lui aussi. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le montre Roger-Pol Droit, une prise de conscience inédite marqua l'Occident philosophique : la redécouverte de l'Inde, notamment du bouddhisme, ébranla la construction de l'édifice rationnel hiérarchisant occidental<sup>40</sup>. La pensée occidentale était ainsi confrontée à l'évidence de l'existence des autres.

Cette prise de conscience, aggravée par l'action des résistances internes et externes<sup>41</sup> à la colonisation, a opéré une mise en question de la légitimité

<sup>36</sup> « Dire simplement que l'orientalisme était une rationalisation de la règle coloniale, c'est ignorer à quel point celle-ci était justifiée par l'orientalisme par avance, et non après coup. », Edward Saïd, *Orientalisme*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>37</sup> Edward Saïd, *Culture et Impérialisme*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>38</sup> « Je passais des heures à regarder l'Amérique du Sud ou l'Afrique ou l'Australie, et je me perdais dans toute la gloire de l'exploration. En ce temps là il restait beaucoup d'espaces blancs sur la terre [...] Ce n'était plus un espace blanc de délicieux mystères, une zone vide propre à donner à un enfant des rêves de gloire. C'était devenu un lieu de ténèbres. », [1899], Flammarion, 1989, p. 91 et 135.

<sup>39</sup> De plus, l'opposition à la domination rencontrée dans certaines régions de l'Afrique, contribuait, comme le montre Jean-Dominique Penel (*Homo caudatus*, *op. cit.*, p. 78-79), à l'affermissement de l'imaginaire dépréciatif lié à la représentation de l'Autre : « Ainsi l'attribution de la méchanceté n'est pas fondée sur la pure imagination, mais est le plus souvent ancrée dans un rapport effectif de domination contrariée (impossibilité d'atteindre certaines régions, résistance des habitants) ».

<sup>40</sup> « Penser que nous ne sommes pas tout, ni l'autre non plus. Se mouvoir dans l'univers du divers, de la multiplicité, de l'échange. Reconnaître qu'il y a *des usages de la rationalité* tout à fait différents de ceux qui nous semblent, à force d'être coutumiers, les seuls légitimes – voire les seuls possibles. Se reconnaître, du coup, par le fait de ce détour, comme une tribu singulière. », *L'Oubli de l'Inde*, *op. cit.*, p. 88-89.

<sup>41</sup> « En règle générale, donc, la résistance anti-impérialiste se construit graduellement, à partir de révoltes sporadiques, et souvent manquées ; puis, après la première guerre mondiale, l'indépendantisme devient plus militant et engendre les nouveaux États

mité du caractère universel et de la suprématie de l'homme occidental sur le reste du monde. Avec la décolonisation, à partir des années 60, sur un terrain déjà préparé par une série de mutations de la perception et de la représentation de la réalité (la théorie de la relativité élaborée au début du siècle entre dans le système philosophique occidental et se diversifie, s'imposant ainsi dans le champ cognitif, éthique et esthétique, devenant même le paradigme de la perception de l'espace, du temps et de l'altérité<sup>42</sup>), s'est produit dans la culture occidentale le renversement intégral de l'échelle des valeurs et la mort du récit de légitimation de sa suprématie. Le monde connaît la fin de l'eurocentrisme<sup>43</sup> et la multiplication des systèmes de valeur et de repères. L'altérité devient une subjectivité qui revendique et impose la reconnaissance de soi sur la scène de l'histoire.

Si pour le monde occidental telle fut la conséquence majeure de la colonisation, pour les colonisés les répercussions ont été beaucoup plus radicales, car ils ont fait l'expérience de la rencontre avec l'autre dans la violence, une violence qui les a brusquement sortis du cours de leur propre histoire pour les introduire dans une autre, celle de l'Occident, ou peut-être dans la « non-histoire »<sup>44</sup>. Cette « exclusion de l'Histoire » et le choc brusque des cultures ont généré des transformations profondes dans les sociétés colonisées<sup>45</sup>, comme l'accélération de l'histoire, le resserrement de l'espace et l'individualisation des destins.

### I.1.2. L'« unité » de la littérature africaine

Dans le contexte de la domination exercée par une puissance détentrice d'un savoir encore guidé par une échelle de valeurs qui plaçait à son sommet l'homme blanc, occidental, les intellectuels des pays colonisés ont dû

---

d'Afrique et d'Asie. Cette dynamique transforme définitivement la politique intérieure des puissances occidentales, où une division s'instaure entre partisans et adversaires de l'impérialisme. », Edward Saïd, *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 313-314.

<sup>42</sup> « C'est dans la théorie générale de la relativité d'Einstein (1915) que se produit la rupture conceptuelle radicale : la géométrie de l'espace-temps devient contingente et dynamique, encodant en elle-même le champ gravitationnel. », Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Odile Jacob, 1997, p. 316.

<sup>43</sup> « L'eurocentrisme est mort avec le suicide politique de l'Europe au cours de la Première Guerre mondiale, avec le déchirement idéologique produit par la Révolution d'octobre, et avec le recul de l'Europe sur la scène mondiale du fait de la décolonisation et du développement inégal – et probablement antagoniste – qui oppose les nations industrialisées au reste du monde. », Paul Ricœur, *Temps et Récit 3, Le Temps raconté*, Seuil, 1985, p. 369-370.

<sup>44</sup> « les populations des territoires occupés ont été forcées à sortir de l'Histoire pour embrasser la non-histoire [...] », Zacharie Pentnkeu Nzepa, « Espace francophone et politique linguistique : glottophagie ou diversité culturelle ? », *Présence francophone*, n°60, p. 82.

<sup>45</sup> Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, 1994, p. 145.

entreprendre un travail de (dé)construction identitaire qui visait à reformuler la vision du monde transmise par les colonisateurs.

De ce fait, la naissance de la littérature africaine, l'africanisme et le nationalisme, suivis par leur contestation ultérieure, seront envisagés ici comme les étapes clés du renversement du monopole de la représentation et de l'affirmation d'une nouvelle représentation à valeur relative. Cette reformulation du savoir opérée par les intellectuels africains, similaire à celle des intellectuels indiens promoteurs du mouvement des « études subalternes »<sup>46</sup>, constitue le fondement du projet politique de renversement de la domination symbolique, inspiré par les travaux sur le pouvoir de Michel Foucault. L'évocation des principaux moments de cette entreprise nous semble indispensable pour l'identification des prémices du postcolonialisme et, de manière plus générale, pour la compréhension du paysage littéraire africain contemporain.

### Appropriation de l'image de soi-même : l'Afrique imaginaire

Dans le cadre impérial, corrélativement au choc colonial qui a « bouleversé les univers symboliques de ces sociétés en proposant des modèles sociaux alternatifs (monogamie vs polygamie, famille européenne vs famille africaine, etc.) »<sup>47</sup>, les intellectuels colonisés ont retrouvé dans la rencontre avec les autres (les colonisateurs), une image d'eux-mêmes en tant que totalité.

Cette image globale de l'identité africaine ne tenait cependant pas compte des réalités spécifiques présentes dans les pays colonisés. La diversité de la « société plurale », relevée par les sociologues et les historiens de la colonisation est ignorée, même si des éléments de division étaient présents à tous les niveaux de la société : « Il y a discordance non seulement à cause des races et des religions mises en présence, des économies implantées, mais encore parce que les groupements humains juxtaposés ne sont contemporains que d'une manière provisoire »<sup>48</sup>. Cependant, cette image issue d'une opération artificielle de sublimation a été en partie cautionnée par les Africains eux-mêmes. Ainsi écrit Bernard Mouralis :

Le colonisé a intégré l'image que le colonisateur lui a présentée. Il s'est vu et même « reconnu » dans celle-ci et il a été tenté, sans que cela soit nécessairement douloureux de se définir à travers certains motifs qui caractérisent le discours tenu par l'Occident par rapport à l'Afrique.<sup>49</sup>

<sup>46</sup> Le parallèle est établi par Mamadou Diouf, « Entre l'Afrique et l'Inde : sur les questions coloniales et nationales. Écritures de l'histoire et recherches historiques », in *L'Historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés post-coloniales*, Mamadou Diouf, (Dir.), Karthala, 1999, p. 5-35.

<sup>47</sup> Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire, Essai pour une théorie*, L'Harmattan, 1999, p. 311.

<sup>48</sup> Georges Balandier, *Afrique ambiguë*, Plon, 1957, p. 184.

<sup>49</sup> *L'Europe, l'Afrique et la Folie*, Présence africaine, 1993, p. 81.

... L'ame  
nisation en  
trice »<sup>50</sup>. Les  
revendicatio  
travail de lit

... Les p  
York et d'un  
l'appropriati  
Comme l'ad  
colonisé pro  
pondent poi  
période de  
acquis des  
lectuels de  
l'Afrique. E  
comme un r  
jour où les F

Un c  
rapport entr  
gard du col  
l'africanism  
quête de l'  
sujet noir »  
dans une na

Cor  
coloniale, à  
à commenc  
tion ou tout  
pole, se la  
connus dan  
à une grar

<sup>50</sup> Jean-Phil  
comédiens :  
États-Unis,  
p. 340.

<sup>51</sup> *Les Dam*

<sup>52</sup> Bernard M

<sup>53</sup> *La Conq  
tion d'écriv  
1960), Fran  
2003.*

<sup>54</sup> « Maîtris  
p. 79.

L'invention a été suivie par l'auto-invention : « L'héritage de la colonisation est d'avoir inventé l'Afrique, de l'avoir dotée d'une fonction fabulatrice »<sup>50</sup>. Les Africains ont trouvé dans cette image une base de départ pour la revendication subversive d'une personnalité propre et une justification à leur travail de libération individuelle et collective.

### Naissance de l'unité de la littérature africaine

Les premières manifestations intellectuelles africaines, à Paris, à New York et d'une manière plus timide sur le continent africain, sont tributaires de l'appropriation de l'image de l'identité africaine créée par les Européens. Comme l'affirme Frantz Fanon : « Dans un premier temps, l'intellectuel colonisé prouve qu'il a assimilé la culture de l'occupant. Ses œuvres correspondent point par point à celle de ses homologues métropolitains. C'est la période de l'assimilation identitaire »<sup>51</sup>. Cependant, cette appropriation a acquis des accents de révolte. Elle s'est concrétisée dans le désir des intellectuels de corriger l'image fautive que les Occidentaux ont créée de l'Afrique. Dans ce contexte, la littérature africaine « apparaît tout d'abord comme un refus et une dénonciation de la situation faite aux Noirs depuis le jour où les Européens ont fait irruption dans leur histoire »<sup>52</sup>.

Un outil indispensable à la compréhension de cette transformation du rapport entretenu par l'intellectuel africain avec l'image renvoyée par le regard du colonisateur, transformation qui constitue la base de l'apparition de l'africanisme, est apporté par Hans-Jürgen Lüsebrink dans son étude *La Conquête de l'espace public colonial*<sup>53</sup>. Elle laisse entrevoir « l'indiscipline du sujet noir » motivée, selon Anthony Mangeon, par « le refus de s'enfermer dans une nature et sa volonté d'être un projet »<sup>54</sup>.

Comme le montre Hans-Jürgen Lüsebrink, pendant l'époque coloniale, à partir des années 80 du XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'espace public colonial, à commencer par la presse sénégalaise, des positions critiques, de contestation ou tout simplement d'analyse de la situation politique régie par la métropole, se laissent entrevoir. Des intellectuels africains, peu ou pas du tout connus dans l'espace métropolitain, expriment ainsi dans la presse, accessible à une grande partie de la population, une identité originale, une pensée

<sup>50</sup> Jean-Philippe Dedieu, « L'impérialisme de la voix. Théâtre français en Afrique et comédiens africains en France », *L'Esclavage, la Colonisation et après... France, États-Unis, Grande Bretagne*, Patrick Weil et Stéphane Dufoix, (Dir.), PUF, 2005, p. 340.

<sup>51</sup> *Les Damnés de la terre*, [1961], Gallimard, 1991, p. 268.

<sup>52</sup> Bernard Mouralis, *La Contre-littérature*, PUF, 1975, p. 168.

<sup>53</sup> *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*, Frankfurt an Main/London, IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 2003.

<sup>54</sup> « Maîtrise et déformation : les Lumières diffractées », *Labyrinthe*, n°24, 2006, p. 79.

personnelle contestataire, active, désireuse de corriger certains aspects de la représentation de la réalité dont le monopole était jusqu'alors détenu par l'Occident. De cette manière, surtout à partir des années 20, la critique occidentale se voit doublée par une critique d'origine africaine<sup>55</sup>. Cette critique, accompagnée par une production littéraire originale, tout d'abord dans les feuillets, devient le reflet d'une conscience politique et esthétique africaine<sup>56</sup>. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre le profil particulier des premiers textes littéraires africains et la peinture des réalités locales, toujours mise en rapport avec une représentation antérieure, occidentale<sup>57</sup>.

L'apogée de ce travail de correction de l'image de l'identité africaine a été sans doute atteint, dans l'espace francophone, par le moment de la Négritude qui est le premier cadre idéologique conçu pour repenser une « fausse » identité africaine. En revendiquant une personnalité noire et la fierté de cette personnalité, selon Claire-Neige Jaunet<sup>58</sup>, les représentants de la Négritude acceptent l'idée occidentale de la présence sur le continent africain d'un type humain unique. En effet, en retravaillant le discours colonial faux, la Négritude valide paradoxalement les stéréotypes coloniaux sur la représentation de l'Afrique car « Le paradoxe de l'idéologie de la Négritude est que dans son souci d'affirmer et de réhabiliter l'Afrique et les valeurs culturelles africaines, elle reprend à rebours le discours colonial de la construction identitaire et de l'invention de l'Afrique »<sup>59</sup>.

Les affirmations des fondateurs du mouvement ont provoqué de multiples réactions dans l'espace intellectuel africain. Proposant une « vision africaine distincte de la relation espace-temps, de l'éthique, de la métaphysique et une esthétique qui se détache des goûts et des valeurs stylistiques

<sup>55</sup> Locha Mateso, *La Littérature africaine et sa critique*, Karthala, 1986, p. 113.

<sup>56</sup> La naissance de l'africanisme, défini par V. Y. Mudimbe (*The Idea of Africa*, op. cit., p. 39) comme « l'ensemble des discours sur et à propos de l'Afrique », guidé généralement, selon l'auteur, par « le désir de vérité », doit être comprise comme étant le reflet de la volonté des Africains de devenir les sujets, les acteurs principaux de leur histoire. L'appropriation de l'image de soi s'est opérée sur la base d'un renversement de la perspective sans l'anéantissement des acquis antérieurs.

<sup>57</sup> Comme le montre Victoria Namuruho Bakurumpagi dans la conclusion de sa thèse de doctorat (*Déconstruction du mythe du nègre dans le roman francophone noir, de Paul Hazoumé à Sony Labou Tansi*, 2007, Université de Limoges), la déconstruction du mythe du nègre dans les romans africains francophones ne s'est pas réalisée par une négation pure et simple de certains stéréotypes de l'imagination, mais, au contraire, par l'emploi de certains clichés dans de nouvelles structures signifiantes qui réalisent un détournement de la perspective occidentale.

<sup>58</sup> *Les Écrivains de la négritude*, Ellipses, 2001, p. 76.

<sup>59</sup> Marc A. Pape, « Idéologies et quête identitaire : les fondements idéologiques de la littérature négro-africaine d'expression française à travers *La Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi et *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane », *Identités postcoloniales dans les cultures francophones*, Marie-Ange Somdah, (Dir.), L'Harmattan, 2003, p. 93-94.

européens, les  
les bases d'a  
d'une unité  
Cette premi  
construction  
été majorita  
possibilité  
problématis  
l'échelle du c

Par la  
dre. Avec les  
complexité d  
« où l'on n  
qu'assaillent  
nationalisme  
tion après le  
promues par  
de nouvelles  
certains intel  
santes » de  
pensée esser  
race nègre q

Alber  
nement du s  
tures idéolo  
que sa mise  
lui-même. E  
deux parten  
de la situat

<sup>60</sup> Cf. Bill A  
*and practice*  
p. 20.

<sup>61</sup> Cristopher  
Literature of  
*and Nomad*  
University P

<sup>62</sup> Frantz Fan

<sup>63</sup> Claire-Nei

<sup>64</sup> « Then, a

nationhood i

nationalism

Africans stat

African nati

at the servic

op. cit., p. 6.

européens, supposés universels »<sup>60</sup>, les représentants de la Négritude ont posé les bases d'une identité unique, paradigmatique, portée par la conscience d'une unité nationale africaine motivée par la résistance au colonialisme. Cette première forme de nationalisme, une forme « idéale »<sup>61</sup>, moteur de la construction d'une différence positive et affirmation d'une identité unique, a été majoritairement acceptée par les intellectuels africains. Elle leur offrait la possibilité d'exprimer une sensibilité unique, dans un contexte historique problématique et leur permettait aussi de mener un combat de libération à l'échelle du continent<sup>62</sup>.

Par la suite, les voix de la contestation se font petit à petit entendre. Avec les indépendances, on assiste à l'apparition de la conscience de la complexité des réalités africaines et à la fragmentation de l'Afrique en pays, « où l'on ne reconnaît pas toujours la répartition ethnique d'avant, et qu'assaillent les difficultés de l'autonomie retrouvée »<sup>63</sup>. Les fondements du nationalisme et de l'identité africaine globale se sont retrouvés mis en question après les indépendances<sup>64</sup>. Le panafricanisme ainsi que toutes les idées promues par les intellectuels de la Négritude ont été dépassés par l'apparition de nouvelles réalités qui rendaient difficile leur persistance. Dans ce contexte, certains intellectuels ont commencé à voir dans toutes ces formes « généralisantes » de l'existence les signes de la présence de certains résidus d'une pensée essentialiste, raciale ; une prolongation de l'idée de l'infériorité de la race nègre qui était le soubassement du projet colonial.

Albert Memmi a été l'un des premiers à s'intéresser au fonctionnement du système colonial. Dans *Portrait du colonisé* il a dévoilé les structures idéologiques sur lesquelles s'est appuyé ce système, tout en soulignant que sa mise en place n'aurait pas été possible sans l'accord tacite du colonisé lui-même. Dans ce contexte, il révèle la relation d'interdépendance entre les deux partenaires – le colonisé et le colonisateur – indispensable à la pérennité de la situation coloniale, car en pleine révolte, « le colonisé continue à

<sup>60</sup> Cf. Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The Empire Writes Back. Theory and practice in post-colonial literatures*, London and New York, Routledge, 2004, p. 20.

<sup>61</sup> Christopher L. Miller, « Nationalism as resistance and Resistance as nationalism in Literature of Francophone Africa », in *Post/Colonial condition : Exile, Migration and Nomadism*, Françoise Lionnet et Ronnie Scharfman, (Dir.), vol. 1, Yale University Press, p. 62-100.

<sup>62</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 200.

<sup>63</sup> Claire-Neige Jaunet, *Les Écrivains de la négritude*, op. cit., p. 83.

<sup>64</sup> « Then, after Independence, an irony of history intervenes : having demanded nationhood in this peculiar, generalized sense, Africans found themselves subject to nationalism of quite a different, more vulgar sort. The arbitrary borders between Africans state, which had been ignored or critiqued as arbitrary by the theory of Pan-African nationalism, were reasserted as armatures of a more familiar state nationalism at the service of a new elites. », Christopher L. Miller, « Nationalism as resistance... », op. cit., p. 65.

penser, à sentir et vivre contre et donc par rapport au colonisateur et à la colonisation »<sup>65</sup>.

Suivant la trajectoire inaugurée par Albert Memmi, Amadou Hampâté Bâ dénonce lui aussi dans ses productions théoriques et littéraires<sup>66</sup> les méfaits d'un regard monolithique extérieur posé sur des réalités dont la caractéristique principale est la diversité. Il revendique ainsi le droit de l'Africain de se définir lui-même :

Trop souvent, en effet, on nous prête des intentions qui ne sont pas les nôtres, on interprète nos coutumes et nos traditions en fonction d'une logique qui, sans cesser d'être logique, n'en est pas une chez nous. Les différences de psychologie et d'entendement faussent les interprétations venues de l'extérieur.<sup>67</sup>

La contestation des affirmations des représentants de la Négritude a été parfois vive et le débat reste encore d'actualité. Il suffit de rappeler la réaction violente et parodique de Wole Soyinka, visant la déconstruction même du concept de Négritude, en lui opposant celui de « tigritude », ou bien de mentionner la contribution de l'essayiste contemporain Gaston Kelman qui dans son pamphlet, *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, publié en 2004, tente d'analyser, en le ridiculisant, le langage rempli de clichés et de lieux communs, qui s'est forgé dans le vocabulaire européen, mais aussi sournoisement dans le vocabulaire utilisé par les Africains pour parler d'eux-mêmes :

Le Noir participe à cette œuvre de pétrification de son image exotico-négative par l'essentialisation. C'est le procédé, nous l'avons vu, qui consiste à accepter ce que l'on dit de vous et à finir par en faire une vérité, un élément constitutif de votre identité, de votre personnalité. Elle enracine l'être dans un état originel dont il ne peut se défaire et sur lequel n'influeraient nullement la culture, le milieu social et l'éducation.<sup>68</sup>

Il est évident que les idées formulées par le mouvement de la Négritude ont constitué le point central de l'affirmation de l'identité africaine en tant que différence positive, mais aussi le début d'une interrogation qui porte sur la validité de l'existence d'une identité africaine globale. Cette interrogation, qui préoccupe encore aujourd'hui les chercheurs, est corollaire d'une autre polémique, essentielle pour les études africaines : celle du partage entre *la* ou *les* littératures africaines.

### Littérature africaine et nouvelle identité nationale

Après les indépendances, deux tendances opposées se manifestent, essayant toutes deux de tracer ou de réorganiser les lignes de force autour desquelles se déploierait la littérature dans le continent africain. La question des « aires culturelles » et celle du corpus de textes propres aux différentes

<sup>65</sup> Petite Bibliothèque Payot, 1973, p. 167.

<sup>66</sup> Nous faisons ici surtout référence à *L'Étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain*, 10/18, Poche, 1973.

<sup>67</sup> *Aspects de la civilisation africaine, personne, culture, religion*, Présence Africaine, 1972, p. 31-32.

<sup>68</sup> Max Millo, 2004, p. 81.

branches des études francophones rejoignent le débat antérieur sur l'existence d'une identité africaine globale.

En effet, il est difficile aujourd'hui de tracer des frontières fixes entre les différents territoires et de délimiter ainsi des « aires culturelles » homogènes car il faut souligner une difficulté importante de la pratique des études francophones : « si l'on pose que l'unité d'une littérature francophone, la possibilité de la constituer en corpus, résulte de l'existence d'une aire culturelle homogène et que l'une peut être, peu ou prou, le *reflet* de l'autre, alors la justesse de l'analyse du système culturel qui sert de référence est un pré-requis essentiel »<sup>69</sup>.

Cette difficulté, dans le contexte africain francophone qui nous intéresse, se résume à la question de savoir si l'on peut toujours parler de la présence sur le continent d'une littérature noire ou africaine en rapport direct avec une identité noire ou si l'on doit plutôt regarder indépendamment chaque littérature en fonction de chaque pays africain ou encore de chaque ethnie qui s'exprime par l'intermédiaire de son représentant ou en fonction de chaque religion. Ce débat est loin d'être fini. Il a généré et génère encore une multitude de textes et de colloques<sup>70</sup>, devenant aujourd'hui un point de départ obligé dans la compréhension du statut des écrivains d'origine africaine ayant choisi de vivre et d'écrire loin de leur pays d'origine.

La première tendance qui se dégage est panafricaniste ou plutôt néo-panafricaniste, corollaire de la problématique du nationalisme idéal identifié par Christopher Miller. Cette tendance, analysée par Anthony Appiah<sup>71</sup>, s'inscrit en quelque sorte dans la continuité du mouvement de la Négritude. Elle opère un (re)déplacement du concept national, d'un sens strict, celui de l'État-nation en particulier, à un sens beaucoup plus élargi, sens qui englobe l'ensemble des pays qui ont connu la même histoire coloniale. Ce nouveau nationalisme est ainsi décrit par Hans-Jürgen Lüsebrink :

En Afrique subsaharienne et dans les Antilles françaises, ce processus de « nationalisation », basé sur des frontières artificielles héritées de la colonisation, passa par une phase panafricaine qui mit l'accent sur les traits communs de toutes les civilisations négro-africaines.<sup>72</sup>

Cette création idéale, à la différence du nationalisme européen défini par Benedict Anderson « comme fatalité *historique* et comme une communauté

<sup>69</sup> Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire*, op. cit., p. 51.

<sup>70</sup> « Ce fut tout un débat lancé vers 1985 devant l'abondance de la production africaine et antillaise. Des tables rondes eurent lieu, en France surtout, sur ce sujet, et l'on demanda aux critiques et écrivains de se prononcer : ce qui aboutit évidemment à diviser ce qui auparavant était uni sous la bannière de la littérature négro-africaine. », Lilyan Kesteloot, *Anthologie négro-africaine. Histoire et Textes de 1918 à nos jours. Panorama critique des prosateurs, poètes et dramaturges noirs du xx<sup>e</sup> siècle*, Vanves, EDICEF, 2006, p. 484.

<sup>71</sup> *In My Father's House, Africa in the philosophy of culture*, New York, Oxford University Press, 1992.

<sup>72</sup> Article « Nation », in *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Michel Beniamino et Lise Gauvin, (Dir.), Limoges, Pulim, 2005, p. 130-131.

imaginée à travers le langage »<sup>73</sup> est un outil non moins imaginé de résistance politique contre la domination symbolique. Appliqué au domaine de la culture, cet outil prône l'existence d'un modèle global pour la constitution d'un corpus spécifique de textes et pour leur explication culturelle, sans tenir compte de la localisation territoriale des individus créateurs.

À ce modèle global de conception de la culture s'oppose une autre tendance qui met l'accent sur la présence d'éléments de division au sein des sociétés africaines. La constatation de l'existence de l'ethnique<sup>74</sup> et du tribal, mais aussi de la diversité des langues et des dialectes présents sur le continent africain alimente les tendances à l'ethnicité et à l'indigénisation théorisées par Chantal Zabus<sup>75</sup>. Dans son étude, cette dernière insiste sur la nécessité d'une plus grande spécialisation des domaines de recherche dans le cadre des études francophones, notamment africaines, spécialisation qui tient compte de la présence permanente de sous-contextes dans les textes francophones.

Dans cette tentative de compréhension du statut de la littérature africaine sur le continent, les opinions sont donc très partagées tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Les deux tendances opposées, l'indigénisation et le pan-africanisme, veulent réaliser une délimitation très nette des champs de la recherche scientifique, mais il nous semble que cette délimitation reste quasi impossible à l'heure actuelle. En effet, la diversité caractérise tous les niveaux de l'organisation sociale sur le continent africain, comme le soulignent Mudimbe et Appiah : des communautés ethniques variées coexistent dans le même espace géographique ; des religions différentes, l'islam, l'animisme et le christianisme pour ne citer que les trois principales, configurent l'espace mental de ces diverses communautés qui utilisent comme moyen d'expression des langues et des dialectes distincts. Cette diversité interdit au chercheur de concevoir la réalité africaine sous l'angle de l'unité. Cependant, la situation de la culture est sensiblement différente. Les discontinuités produites par la colonisation, la relecture incessante du passé et la recherche de l'identité permettent encore aujourd'hui de parler d'une « Idée d'Afrique »<sup>76</sup>. En effet, même si l'on ne peut pas parler d'une unité de la

<sup>73</sup> *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte, 2002, p. 149.

<sup>74</sup> Le terme « ethnie » est apparu récemment dans la langue française (1896) ; au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, le terme « nation » équivalait à celui de « tribu ». Mis en relation par Jean-Loup Amselle (« Ethnie et espaces : pour une anthropologie topique », in *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, (Dir.), La Découverte, 1999, p. 14) avec la domination coloniale, il est ainsi discrédité en tant qu'outil d'analyse anthropologique des phénomènes sociaux en Afrique.

<sup>75</sup> « Indigenization refers to the writer's attempt to textualizing linguistic differentiation and conveying African concepts, thought-patterns, and linguistic features through the ex-colonizer's language. », *The African Palimpsest : Indigenization of Language in the West Africa Europhone Novel*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1991, p. 3.

<sup>76</sup> « One can state that there is still today an idea of Africa. On the continent, it is coincided from colonial disconnections and articulates itself as a rereading of the past

société africaine, on peut parler d'une unité de la culture et de la littérature africaine, unité qui s'est constituée, comme le rappelle Anthony Appiah<sup>77</sup> (qui conteste par ailleurs l'idée de l'existence d'une identité métaphysique et mythique africaine), suite à une histoire commune marquée par l'expérience coloniale, autour d'une difficile transition de la tradition vers la modernité et d'une théorie raciale commune. Ces éléments forment le soubassement d'une identité africaine réelle, exprimée dans la littérature, en dépit de forces divergentes.

À travers cette querelle, nous pouvons constater qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle le sentiment de l'unité africaine s'affaiblit et s'il existe encore une unité littéraire africaine réelle, le nationalisme quant à lui vacille. La littérature africaine reste *une* pour les chercheurs, mais le sentiment d'appartenance de la plupart des écrivains s'est intégralement modifié.

### 1.1.3. La diaspora africaine en France

Dans le contexte culturel contemporain, plus précisément à partir de 1980, la question du nationalisme et de l'identité se replace au cœur des interrogations sur le statut de la littérature africaine. Deux phénomènes corollaires ont été identifiés par les chercheurs : tout d'abord l'apparition, à partir de 1974 jusqu'au milieu des années 80, d'un cycle de migrations de crise<sup>78</sup> ; ensuite l'apparition sur les scènes culturelles occidentales, notamment à Paris, Londres et New York, d'un ensemble d'intellectuels originaires des pays anciennement colonisés.

Ces phénomènes nous obligent à repenser, principalement dans le cas de l'Afrique francophone, le problème de la constitution d'une aire culturelle africaine unitaire qui transcenderait la dispersion géographique, provisoire ou définitive, des individus créateurs. Pour ce faire, nous utiliserons la notion de diaspora. Terme d'origine grecque, connoté ensuite par une signification tragique liée à l'histoire du peuple juif<sup>79</sup>, il est devenu dans la pensée post-coloniale un outil d'analyse sans doute imparfait, puisque sa pertinence est contestée par certains chercheurs<sup>80</sup>. Cependant, son utilisation relance la

(K)

and as contemporary search for an identity.», V. Y. Mudimbe, *The Idea of Africa*, op. cit., p. 210-211.

<sup>77</sup> « In denying a metaphysical and mythic unity to Africa conception, then, I have not denied that 'African literature' is a useful category. I have insisted from the very beginning that the social-historical situation of African writers generates a common set of problems. But notice that is precisely not a metaphysical consensus that creates this shared situation. It is, inter alia, the transition from traditional to modern loyalties ; the experience of colonialism ; the racial theories and prejudices of Europe, which provide both the language and the text of literary experience ; the growth of both literacy and modern economy. », *In my Father's House*, op. cit., p. 81.

<sup>78</sup> Mar Fall, *Le Destin des Africains noirs en France. Discrimination, assimilation, repli communautaire*, L'Harmattan, 2005, p. 137.

<sup>79</sup> Cf. Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1988, p. 95-97.

<sup>80</sup> Nous faisons ici notamment référence à l'article d'Andrew Smith, « Migration, hybridité et études postcoloniales », in *Penser le postcolonial*, op. cit.

(K) problématique de la communauté d'appartenance pour les intellectuels africains, car il suggère « l'existence d'un lien qui s'affirme dans l'exil, hors du pays d'origine et d'une unité qui se perpétue dans les circonstances diverses auxquelles est confrontée une population contrainte à la dispersion »<sup>81</sup>. Cependant, appliqué au corpus de textes qui nous intéresse, ce terme a perdu son caractère de contrainte. Il désigne principalement les rapports transnationaux établis entre les individus habitant un espace commun<sup>82</sup>.

### Nouvelle génération littéraire

(K) Entre 1980 et 1990 on assiste, sur les scènes littéraires française et africaine, à l'apparition d'un ensemble d'écrivains d'origine africaine qui décident de s'installer en France. Par leur nombre et par le profil de leur écriture, ils attirent particulièrement l'attention de la critique littéraire qui parle désormais de l'émergence d'un véritable « mouvement littéraire »<sup>83</sup> ou, selon la classification proposée par Abdourahman Waberi, d'une quatrième génération<sup>84</sup> d'écrivains africains : « Les enfants de la postcolonie sont presque tous nés après l'année fatidique de la décolonisation africaine : 1960, d'où ce surnom, réducteur, comme toute étiquette »<sup>85</sup>. Parmi les représentants de ce nouveau mouvement nous pouvons évoquer des écrivains comme Sami Tchak, Calixthe Beyala, Fatou Diome, Alain Mabanckou, Kossi Efoui et Abdourahman Waberi qui, venus de pays très différents (le Togo, le Sénégal, le Cameroun, le Congo ou Djibouti), partagent dans l'espace d'accueil choisi la même condition existentielle.

Cette condition ainsi que les caractéristiques communes de leur écriture permettent aux critiques comme Odile Cazenave de parler d'une « nouvelle génération de la diaspora africaine en France », promotrice d'une littérature qui se démarque clairement de celle du continent, car « si le roman du continent ne s'engage plus obligatoirement dans la voie du socio-réalisme, l'écriture reste centrée sur un espace définissable comme africain ou s'il s'agit d'un espace étranger (la France, l'Europe, les États-Unis), sur des per-

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>82</sup> Une relecture de la signification de ce terme constituera l'objet de notre dernier chapitre.

<sup>83</sup> « De nouveaux noms ont [*sic*] apparus ces dix dernières années sur la scène littéraire française et africaine. Parmi eux de jeunes auteurs d'origine africaine, vivant et publiant en France, ont en particulier attiré l'attention des critiques, au point que certains en arrivent à postuler l'émergence d'un véritable mouvement littéraire. », Lydie Moudileno, « Littérature et postcolonie », *op. cit.*, p. 9.

<sup>84</sup> « Nous passerons rapidement sur les trois premières générations, à savoir celle des pionniers (1910-1930), celle des tenants de la Négritude (1930-1960), celle de la colonisation et du désenchantement postcolonial (à partir des années 1970) pour nous intéresser à la quatrième, celle que nous appellerons les enfants de la postcolonie (qui s'est signalée surtout à partir des années 1990). », « Les enfants de la postcolonie... », *op. cit.*, p. 8.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 11.

sonnages africains, hommes ou femmes, confrontés à ces environnements »<sup>86</sup>. Le discours des écrivains change, le regard aussi ; il n'est plus tourné vers l'Afrique, mais plutôt vers soi-même et le nouveau monde où se place l'écrivain<sup>87</sup>. On assiste donc à l'émergence de ce que Jacques Chevrier a appelé une « Afrique extra-continentale », dont le centre de gravité de l'écriture se situerait « quelque part entre Belleville et le Boulevard périphérique »<sup>88</sup>.

Dans ces circonstances, du fait de l'émergence de cette nouvelle génération, apparaît une différenciation de l'écriture en fonction du positionnement géographique des écrivains, même s'il n'est pas possible d'aborder ces deux champs en tant qu'ensembles homogènes. Ce positionnement de l'écrivain en dehors de son espace d'origine a pour corollaire le changement de l'énonciation et de l'énoncé. De nouvelles thématiques apparaissent : celle de l'exil, de la sexualité, de la création artistique problématique ou de la folie, traitées d'une manière originale, dans un langage qui exploite les ressources du style populaire, du carnavalesque, de l'ironie ou de l'intertextualité. En particulier, l'éloignement de la terre natale n'est plus vécu par les écrivains, contrairement à leurs prédécesseurs, comme étant une étape provisoire<sup>89</sup>. Situation voulue qui tend à se pérenniser, le nouveau positionnement des écrivains induit une modification de la perspective sur la création littéraire et sur le monde. Il produit une attitude de détachement par rapport à toutes les problématiques de la création et de l'identité africaines. Le regard des romanciers s'intériorise et cherche à interroger les fondements de la création et de leur statut d'écrivain, situation qui devient la cible de critiques de la part des écrivains restés en Afrique, comme c'est le cas de l'Ivoirienne Tanella Boni qui reproche aux écrivains de la diaspora la manifestation d'un individualisme exacerbé :

Aujourd'hui l'écriture est devenue une préoccupation essentielle chez certains écrivains africains, chez ceux qui ne pensent pas pouvoir 'transmettre de message' ou 'jouer un rôle social'. Chez ceux qui ne savent même pas pour qui ils ou elles écrivent. [...] Ces écrivains-là sont devenus des individualistes en marge de tous les discours dominants.<sup>90</sup>

<sup>86</sup> *Afrique sur Seine, op. cit.*, p. 214.

<sup>87</sup> « les années quatre-vingt ont vu apparaître une nouvelle génération d'écrivains africains vivant en France. Contrairement à leurs prédécesseurs, ils offrent un regard de nature et de portée différente. C'est un regard non plus tourné vers l'Afrique, mais plutôt sur soi. », *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>88</sup> « Certes les romans d'apprentissage des années 1960 nous avaient familiarisés avec ce motif récurrent de la confrontation entre Afrique et Occident, mais alors il s'agissait exclusivement pour les personnages mis en scène, d'une expérience de courte durée, généralement valorisée par l'acquisition d'un diplôme prestigieux ou d'une qualification enviée au terme de laquelle se profilait un retour au pays natal qui n'impliquait aucun reniement des origines. », *Anthologie africaine d'expression française, op. cit.*, p. 239.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>90</sup> « Écrivains et artistes francophones : pour qui et pourquoi ? », in *Francophonie littéraire et identités culturelles*, Adrien Huannou, (Dir.), L'Harmattan, 2000, p. 166.

## Désafricanisation de l'écriture

Parallèlement à ce penchant pour l'individualisme et pour la création dont parle Tanella Boni, nous pouvons remarquer la manifestation d'un phénomène de « désafricanisation » de l'écriture. La plupart des écrivains de la diaspora en France refusent, explicitement ou implicitement, de se laisser enfermer ou de laisser enfermer leur œuvre dans une catégorie esthétique ou humaine collective. Ils déniaient ainsi l'utilité de la notion d'africanité comme seuil de l'interprétation de leurs œuvres et de leur statut dans le monde contemporain. Comme le montre Odile Cazenave : « C'est vouloir créer du nouveau et poser sa marque dans le courant de la modernité littéraire et donc entrer à part entière dans la concurrence mondiale »<sup>91</sup>.

Dans ce contexte, les affirmations de certains écrivains sont nettement provocatrices et nous obligent à repenser leur rapport particulier à l'identité. Fatou Diome affirme par exemple pouvoir écrire et se placer à la confluence de deux espaces, l'Afrique et la France : « J'écris entre ces deux cultures qui forment une sorte de miroir à double face et j'essaie de regarder les deux cultures de la même manière : honnêtement, avec franchise et lucidité »<sup>92</sup>. En revanche, les propos de deux autres écrivains, Sami Tchak et Kossi Efoui, prennent des dimensions de révolte, de contestation de la pertinence de l'utilisation d'une catégorie comme celle d'espace culturel africain. Pour Sami Tchak, l'exil représente la seule situation possible pour la naissance d'une écriture authentique, libérée des carcans d'une détermination culturelle, jugée par ailleurs insuffisante, car affaiblie :

Quand on parle de culture, surtout en termes de littérature, pour moi l'Afrique ne compte pas. Je ne suis pas un militant, mais un réaliste. Pour accéder à la sphère de l'écriture, on doit être un exilé et un exilé bien dans sa tête qui comprend qu'il vient d'un espace culturellement médiocre ou impuissant.<sup>93</sup>

Dans le même contexte, Kossi Efoui déclare :

Pour moi la littérature africaine est quelque chose qui n'existe pas. La littérature africaine peut exister comme quelque chose de fabriqué, comme une question qui est intéressante du point de vue sociologique, pas du point de vue littéraire.

ou encore :

C'est une façon de récupérer un cliché. 'Les Africains' ça a été l'invention d'un Occident qui se perçoit comme totalité et qui fabrique une totalité. Pour moi, le fait de dire que je suis Africain c'est une façon d'entretenir un ancien rêve panafricaniste.<sup>94</sup>

<sup>91</sup> *Afrique sur Seine, op. cit.*, p. 241.

<sup>92</sup> « Partir pour vivre libre », *Africultures*, n°57, oct.-déc., 2003.

<sup>93</sup> « Le débat littéraire serait-il une impossibilité en Afrique ? », propos recueillis par Tania Tervonen, *Africultures*, n°57, oct.-déc., 2003.

<sup>94</sup> « La littérature africaine n'existe pas », in *Désir d'Afrique*, Boniface Mongo-Mboussa, Gallimard, 2002, p. 141.

Malgré l'effet médiatique évident, d'ailleurs recherché par les écrivains, ces affirmations qui ne restent pas isolées<sup>95</sup> imposent le réexamen du statut des écrivains de la diaspora subsaharienne en France car elles témoignent d'une démarche d'affirmation identitaire assumée.

### Les communautés *diasporiques* post-nationales

Pour pouvoir comprendre la situation de ces écrivains et le sens de leurs affirmations, nous devons élargir le cadre de notre propos et montrer que cette démarche volontaire peut être intégrée dans le cadre plus large de la contestation de l'État-nation.

Il est certain que les écrivains de la diaspora africaine sont pris entre deux espaces devenus tous deux pour eux des espaces de l'appartenance. Lassés d'être perçus dans l'espace français comme étant des étrangers et voulant créer une littérature de valeur qui s'inscrive dans le contexte mondial, voulant en d'autres termes faire partie de la *République des lettres*, ils sont tiraillés entre les pressions exercées par les étiquettes identitaires et leur sentiment grandissant d'être différents de leurs prédécesseurs. Dans ces circonstances, ils manifestent leur nature d'hommes de la frontière, de l'entre-deux, caractéristique de leur situation de vie, mais caractéristique aussi de la nouvelle situation mondiale :

On assiste ainsi au développement d'un nouvel internationalisme africain et extra-africain, dans lequel les frontières sont perméables et les capitales multiples. Ce processus prend probablement sa source dans les premières années des indépendances lorsque les écrivains et les intellectuels prennent conscience, dans de nombreux pays, qu'ils ne peuvent, à moins de se renier, tirer un profit symbolique de leur participation ou de leur allégeance au pouvoir.<sup>96</sup>

Les revendications des intellectuels dans les centres culturels occidentaux, à partir des années 20 à New York<sup>97</sup> puis des années 30 à Paris ont constitué le début d'un processus d'internationalisation et de déterritorialisation de la culture qui s'est accentué après la décolonisation. Une dissolu-

<sup>95</sup> Il suffit de rappeler les propos de Kossi Efoui : « L'écrivain africain n'est pas salarié par le ministère du tourisme » (Jean-Luc Douin, « Écrivains d'Afrique en liberté », *Le Monde* du 22.03.02), ou ceux de l'entretien réalisé à Limoges en sept. 1998 par Tania Tervonen, publié dans *Africultures*, n°12, nov. 1998 : « Moi je n'ai aucune prétention de présenter l'Afrique, je n'écris pas un guide touristique ! Et s'il m'arrive de présenter l'Afrique, c'est uniquement parce que j'ai besoin d'un décor, comme au théâtre ! », propos qui ont fait « grincer des dents » selon l'affirmation de Jean-Luc Douin (« Écrivains d'Afrique en liberté », *op. cit.*).

<sup>96</sup> Bernard Mouralis, « Des comptoirs aux empires ; des empires aux nations : rapport au territoire et production littéraire africaine », in *Littératures postcoloniales et francophonie*, Jean Bessière et Jean-Marc Moura, (Dir.), Honoré Champion, 2001, p. 25.

<sup>97</sup> Nous faisons ici référence au groupe de la Négro-rennaissance de Harlem composé de Langston Huges, Countee Cullen, et Claude Mac Kay dont le précurseur a été W. E. B. Du Bois, Cf. Claire-Neige Jaunet, *Les Écrivains de la négritude*, *op. cit.*, p. 26-32.

tion progressive des centres de la connaissance, une mise en rapport ou en relation, selon la dénomination choisie par Édouard Glissant<sup>98</sup>, de toutes les parties du monde ont composé le fondement d'un nouveau paysage mondial qui intègre et justifie les prises de position des créateurs d'origine africaine contemporains. Reniant, à la différence de leurs précurseurs, toute étiquette identitaire, les écrivains se placent délibérément en dehors du cadre de la littérature africaine, mais en se plaçant ainsi, en même temps que les autres et dans le même espace que les autres, ces écrivains affirment involontairement une nouvelle appartenance. Nous assistons, comme le note Arjun Appadurai<sup>99</sup>, au remplacement des rapports directs de filiation et de continuité par des rapports nouveaux, transversaux et internes, qui créent de nouvelles relations.

Ces nouvelles relations justifient, de manière provisoire, l'acceptation de l'émergence sur la scène culturelle mondiale d'une nouvelle communauté ; une communauté de la diaspora post-nationale où le terme post-national est compris comme ayant plusieurs implications.

La première est temporelle et historique. Elle suggère que nous sommes engagés dans un processus menant à un ordre mondial où l'État-nation est devenu obsolète et où d'autres formations d'allégeance et d'identité ont pris sa place. La seconde est l'idée que les formes qui émergent sont des puissantes alternatives pour l'organisation du trafic international de ressources, d'images et d'idées – des formes contestant activement l'État-nation ou constituant des alternatives de paix pour des loyautés politiques à grande échelle. La troisième implication est que les nations continuent d'exister, tandis que l'érosion permanente des capacités des État-nation à monopoliser la loyauté encourage la diffusion de formes nationales ayant largement divorcé des états territoriaux.<sup>100</sup>

De plus, l'apparition de cette nouvelle communauté sur la scène littéraire française et africaine peut s'expliquer par l'affaiblissement, sans précédent pour la littérature africaine, du sentiment d'appartenance mais aussi par le renforcement d'un nouveau sentiment de coexistence dans un même espace géographique et dans un même temps historique. Ce phénomène est tributaire de l'importance grandissante prise par le lieu dans le monde contemporain et du nouveau type de relation qu'il engendre. Les relations ne se construisent plus sur le modèle de la filiation identitaire, mais sur le modèle du partage d'un présent commun, circonscrit à un lieu commun dans lequel se déroule la vie de tous les jours : « En bref, ce qui va prédominer est bien un présent que je vis avec les autres en un lieu donné »<sup>101</sup>.

La visibilité particulière acquise par cette nouvelle génération littéraire, au point que certains arrivent à parler d'un véritable mouvement

<sup>98</sup> *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.

<sup>99</sup> *Après le colonialisme. Les Conséquences culturelles de la globalisation*, [1996], Petite Bibliothèque Payot, 2005.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>101</sup> Michel Maffesoli, *Notes sur la postmodernité. Le lieu fait lien* suivi de *La hauteur du quotidien*, Félin, 2003, p. 37.

littéraire, renouant  
dans la pensée et  
profil personnel et  
artistique. Il s'agit  
moins qu'un style

## L2. Es modernes

Les mouvements  
et théorisés par  
partir du milieu  
philosophique et  
pensée en crise. Il  
valeurs, le passage  
de l'individu au p

### L2.1. La p

Domaine  
penseurs contiennent  
comme une réalité  
Très peu ou mal  
cences théoriques  
Dans ce contexte  
circonstances de  
l'attention sur la  
théoriciens, entre  
plus juste des ac  
du statut des écri

### La

La nouve  
lation avec la co  
de la plupart de  
monde occidental  
reconnaissance c  
tion de leur exi  
distinctes. Or ce  
amené inévitable  
scène mondiale  
ainsi d'une révi  
portée universel  
nalités culturelle

<sup>102</sup> Alain Finkielk

littéraire, est due, en grande partie, à l'importance grandissante du territoire dans la pensée contemporaine. Dans ces circonstances, pour comprendre le profil particulier de cette nouvelle génération littéraire et de sa production artistique, il nous semble essentiel de noter certains des principaux changements qui ont affecté le monde contemporain.

## **1.2. Entre postcolonialisme et postmodernisme**

Les mutations qui ont affecté le monde contemporain sont réfléchies et théorisées par la pensée postcoloniale et postmoderne qui se partagent, à partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, le champ idéologico-philosophique et esthétique dans toutes les parties du monde. Reflets de la pensée en crise, de la disparition des hiérarchies et de la mise en question des valeurs, le postmoderne et le postcolonial soulèvent le problème du rapport de l'individu au pouvoir, à l'identité et à l'appartenance.

### **1.2.1. La postmodernité et ses manifestations**

Domaine de recherche dont la pertinence est souvent contestée par les penseurs contemporains, le postmoderne est apparu au fil des décennies comme une réalité englobant un ensemble d'éléments et d'idées hétérogènes. Très peu ou mal défini, malgré l'abondance des travaux, il entretient les réticences théoriques des chercheurs, notamment dans l'espace culturel français. Dans ce contexte, il nous semble indispensable d'analyser de nouveau les circonstances de l'apparition de cette pensée dans la culture et d'attirer l'attention sur la persistance d'une confusion, rarement remarquée par les théoriciens, entre le postmoderne et la postmodernité, en vue de l'utilisation plus juste des acquis théoriques de la postmodernité pour la compréhension du statut des écrivains d'origine africaine contemporains.

#### **La dé-légitimation et l'apparition de la postmodernité**

La nouvelle orientation prise par le monde contemporain est en corrélation avec la colonisation. 1960, l'année de l'affirmation de l'indépendance de la plupart des pays anciennement colonisés, a représenté aussi pour le monde occidental, anciennement colonisateur, une date fondamentale. La reconnaissance de l'indépendance des pays dominés a impliqué une acceptation de leur existence en tant qu'entités sociales, politiques et culturelles distinctes. Or cette acceptation de la réalité indépendante des pays dominés a amené inévitablement le monde occidental à reconsidérer sa position sur la scène mondiale : « L'œuvre politique de la décolonisation s'accompagne ainsi d'une révolution dans l'ordre de la pensée, ce 'concept unitaire de portée universelle' cède la place à la diversité sans hiérarchie des personnalités culturelles »<sup>102</sup>.

<sup>102</sup> Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Gallimard, 1987, p. 90.